LA COLLÉGIALE DE STE-WAUDRU

& LE JUBÉ DE JACQUES DUBRŒUCQ

La construction de la Collégiale au XVe siècle

SI l'église de Sainte-Waudru est le plus beau monument de Mons, on peut ajouter, sans crainte d'être contredit, que c'est aussi l'un des plus beaux de la Belgique.

Alors qu'on est fixé sur la date de sa construction, on n'a

pas la même certitude quant à l'architecte qui en a dressé les plans. A cet égard les avis sont partagés. Est-ce à Michel de Rains, à Mathieu de Layens, à De Thuin, à Huwelin ou bien à Jehan Spiskin, comme le prétend avec une grande apparence de raison M. Boghaert-Vaché, que revient l'honneur de cette œuvre splendide ? C'est là un problème qui n'est point encore définitivement élucidé et nous laissons à d'autres, plus compétents, le soin de le résoudre.

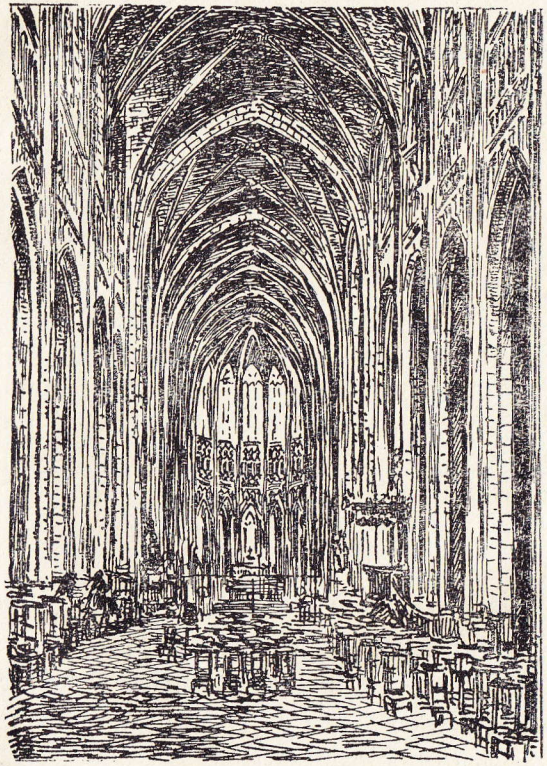
Notre collégiale est construite à l'endroit où s'élevait l'église bâtie sous Baudouin le Bâtisseur, la quatrième en date édifiée à l'emplacement même de la chapelle primitive du monastère où sainte Waudru mourut le 9 avril 670.

La construction commencée en 1450 par le chœur se continua lentement, le transept fut achevé en 1527, il fallut encore un siècle pour terminer la grande nef. Quant à la tour qui devait avoir 190 mètres de haut, elle resta inachevée, elle ne dépassa pas la toiture. A Mons on dit encore en forme d'adage, pour une chose dont on ne voit pas la fin : « C'est comme la tour de Sainte-Waudru, on n'en verra pas le bout. »

Construite dans le style ogival tertiaire, dit flamboyant, elle est une merveille de simplicité, de grandeur et d'élégance. Imposante par ses dimensions : 108 mètres 60 de longueur, 35 mètres 75 de largeur, 24 mètres 55 de hauteur sous les clefs de voûte, elle présente des proportions d'une harmonie parfaite. Les affinités architecturales qu'on observe entre le chœur, la partie la plus ancienne et la plus belle, le transept et la nef donnent à l'ensemble une unité remarquable, que rehausse la polychromie naturelle des matériaux du pays employés à sa construction, la pierre grise

d'Ecaussines, le grès jaune rosé de Bray, la brique chaudement colorée qu'illuminent les vitraux du chœur aux couleurs diaprées.

La grande nef et le chœur qui la continue avec leurs trente piliers formés de faisceaux de colonnettes se dressant hardiment et d'un seul jet jusqu'à



Grande nef de Sainte-Waudru

la voûte, sans que des chapiteaux viennent en couper la ligne, et qui, ensuite s'épanouissent en arceaux se réunissant aux clefs de voûte, forment une perspective d'une beauté incomparable.

« On rencontre des temples d'un style plus pur, a-t-on dit, on en trouve peu qui possèdent des proportions aussi harmonieuses. »

L'ampleur de ses dimensions, la pureté de ses lignes, la hardiesse et l'élégance de ses colonnes, la lumière mystérieuse qui l'éclaire, tout contribue à imprimer à ce temple un caractère de majesté religieuse. On ne peut mieux exprimer le symbole de la pensée chrétienne s'élevant vers le ciel.

De la décoration intérieure, datant surtout de la première moitié du XVI[e] siècle et conçue dans le style de la Renaissance, il ne reste que des vestiges.

Notons de la fin de la période gothique quelques bas reliefs votifs sculptés dans la pierre bleue par ces tailleurs d'images du Hainaut qui ont propagé au loin le bon renom artistique de notre pays à cette époque.

Admirons dans la première chapelle absidale, et à droite du chœur, la chapelle de Notre Dame et de Saint-Joseph, un magnifique rétable en pierre du XVI[e] siècle, représentant le couronnement de la Vierge, œuvre de toute beauté tant par son effet décoratif que par la pureté et la délicatesse des détails.

Le chœur est décoré de splendides vitraux au nombre d'une quinzaine, qui datent du XVI[e] siècle et sont l'œuvre d'une famille de verriers du nom d'Eve qui vécut à Mons de 1510 à 1641. Les cinq vitraux du chevet sont les plus beaux, ils furent donnés par l'empereur Maximilien et exécutés par Claix Eve.

Les clôtures primitives du chœur et des chapelles, en marbres rares et précieux, en cuivre et en bronze, ont disparu, et le jubé eut le même sort dans les dernières années du XVIII[e] siècle qui marquent une date néfaste dans l'histoire de l'église Sainte-Waudru.

La réunion de la Belgique à la France, à la suite de la bataille de Jemappes (6 novembre 1792) eut pour conséquence de placer notre pays sous les lois de la République française.

Au mois d'octobre 1794, l'église fut fermée et mise sous scellés, après qu'on eut dressé l'inventaire de son mobilier. Dans la suite, en 1797, les chapelles et le jubé furent dépouillés de leur décoration, et l'on vendit une partie des boiseries et des marbres; des objets en bronze, cuivre, fer, étain furent envoyés à la fonte; de plus la plupart des pièces d'orfèvrerie furent converties en lingots. Néanmoins, conformément aux instructions du gouvernement, toutes les œuvres, tableaux, sculptures, etc., ayant un mérite artistique devaient être réservées et déposées au *Museum des Arts* créé par arrêté du 12 germinal an V de l'administration centrale du département de Jemappes. Philibert Delmotte, le bibliothécaire, et son ami le peintre Germain Hallez furent chargés du soin de choisir les œuvres dignes de figurer dans le *Museum* installé dans l'ancienne abbaye d'Epinlieu (aujourd'hui Académie des Beaux-Arts, rue des Cinq Visages). Ce fut ainsi qu'on put sauver, avec beaucoup d'autres œuvres d'art, les bas reliefs, médaillons et statues du jubé de Sainte-Waudru que le goût averti de l'artiste Hallez et du lettré Delmotte avait classés au rang de chefs-d'œuvre.

Lors du rétablissement du culte en 1802, les tableaux et les sculptures provenant des églises leur furent restitués.

Ce qui nous a été conservé du jubé nous permet de juger de la beauté de ce monument. Si l'on en croit un dicton en cours au XVII[e] siècle, il était l'une des

quatre merveilles de la France du Nord et du Sud des Pays-Bas :

Portail de Reims, nef d'Amiens,
Chœur de Beauvais, doxal (jubé) de Mons.

Le jubé ou doxal est une sorte de balcon ou mieux de tribune surélevée dans laquelle les musiciens et les chantres prenaient place pendant les offices.

Par le plan qui en a été conservé, datant de 1535, et par la description qu'en donnent les ouvrages anciens, nous connaissons le jubé de Sainte-Waudru dans ses parties principales.

Construit en marbre noir et en albâtre, il s'élevait à l'intersection du chœur et du transept. Il mesurait 12 mètres de largeur, 5 mètres de profondeur et 7 mètres 50 de hauteur. Il se présentait comme un portique formé de trois arcades en plein cintre d'égales dimensions. Celle du milieu donnait accès au chœur, les latérales servaient d'autels. Ces arcades étaient soutenues par des piliers formés de colonnettes en marbre noir, qui servaient aussi de support aux statues des vertus cardinales : la *Force*, la *Tempérance*, la *Justice*, la *Prudence*. Au dessus des arcades, étaient ménagées trois niches abritant les vertus théologales, la statue de la *Charité* occupant le milieu, et, de chaque côté, l'*Espérance* et la *Foi*. Des huit bas reliefs sous la balustrade de la tribune réservée aux musiciens et aux chantres, trois seulement ont été conservés : la *Cène*, l'*Ecce Homo*, *Jésus condamné par Pilate*. Au dessus de l'entrée du chœur et des deux autels, on voyait trois médaillons : le *Jugement dernier*, la *Création*, le *Triomphe de la religion*.

La face du côté du chœur était décorée de la statue le *Salvator mundi*, avec, de chaque côté, *David* et

Moïse, trois bas reliefs complétaient l'ornementation : la *Résurrection*, pièce capitale, *l'Ascension* et la *Descente du Saint-Esprit*. Sur les faces latérales, on voyait à gauche, la *Flagellation*, le *Jardin des Olives*, le *Baiser de Judas;* à droite, le *Portement de la croix*, pour ce qui est des autres sujets, on ne possède pas d'indications précises.

Quant au bas relief *Sainte-Waudru faisant bâtir l'église*, dans lequel l'artiste a donné à la Sainte les traits de Marie de Hongrie, il semblerait qu'il a servi à la décoration d'une chapelle dédiée plus spécialement à la patronne de l'église.

Des statues des Vertus, trois ornent actuellement le transept et quatre le chœur. Les bas reliefs disséminés dans l'église, seront réunis pour former des rétables adossés aux murs du transept. Le grand bas relief de la Résurrection a déjà trouvé place et est mis en valeur comme il convient.

C'est au sculpteur montois Jacques Dubrœucq que nous devons ces sculptures admirables. « La beauté des « albâtres de Dubrœucq est souveraine. Rien ne peut « leur être comparé en Belgique, écrit M. Jules Destrée, « pour l'élégance harmonieuse des formes, la noblesse « calme des attitudes, la sérénité exquise du sentiment.

« Jamais notre sculpture n'avait produit des œuvres « d'un rythme plus parfait, et depuis le XVI[e] siècle, il « faut attendre l'art d'un Victor Rousseau pour retrou- « ver les accents d'une pareille pureté. »

Jusque dans ces derniers temps on avait admis, sans discussion, que le plan du jubé, dans l'ensemble et les détails, avait été conçu par un seul artiste Jacques Dubrœucq. Aujourd'hui, un examen plus attentif a fait

naître le doute, et la question se pose de nouveau. Des esprits sagaces se demandent si l'architecture du jubé telle que nous la connaissons par le plan conservé aux archives de Mons ne serait pas l'œuvre d'un architecte italien, seule, la partie décorative : médaillons, bas reliefs et statues étant l'œuvre de Dubreucq. Cette façon de voir est confirmée par l'historiographe Dumont de Holdre dans son ouvrage manuscrit : *Histoire chronologique des Comtes et Comtesses d'Haynau, etc., etc.*

La Tempérance
par Dubrœucq

Voici le texte que dernièrement M. l'archiviste A. Carlot signalait à notre attention :

« Le jubé qui sépare le « chœur de la grande nef est « orné de plusieurs statues en « marbre et en albâtre; il fut commencé l'an 1561 par « un maître italien qui décéda dix ans après et fut « achevé par Jacques du Brucque, natif de cette ville, « qu'on fit venir d'Italie, entre autres pièces qui font « l'ornement de ce jubé on admire particulièrement « une résurrection et les quatre vertus cardinales et les « trois théologales. »

Dumont de Holdre commet manifestement une erreur de date, car il est indubitable, (les livres de comptes du chapitre de Sainte-Waudru ainsi que les quittances des sommes payées à Dubrœucq en font foi),

qu'en 1545, 1546, 1547 et 1548, Jacques Dubrœucq a exécuté et livré la plupart des sculptures destinées à l'ornementation du jubé. Quoi qu'il en soit, l'opinion de Dumont de Holdre, né à Mons en 1683 et dont la *Chronologie* se termine en 1728, ne doit pas être négligée et peut être prise en considération, la plupart des faits qu'il relate étant exacts.

Des débuts de la vie du génial artiste on ne connaît que peu de choses. Quoiqu'en dise Guicciardin qui le fait naître à Saint-Omer, il y a tout lieu de croire comme le prétendent d'ailleurs l'annaliste Vinchant et l'historien de Boussu, plus récemment l'archiviste Lacroix, et enfin Robert Hedicke, qu'il vit le jour à Mons. A quelle date, on n'en sait rien, on est réduit aux conjectures, ce doit être entre 1500 et 1510. Que fut son enfance, dans quel atelier fit-il son apprentissage, à Mons, à Tournay, à Bruxelles, à Anvers, quel « tailleur d'images » fut son premier maître, autant de questions qui, probablement, resteront toujours sans réponse. Ce que l'on sait avec certitude, c'est qu'après un séjour de quelques années en Italie, il revint dans sa ville natale,qu'il y eut son atelier, rue des Cinq Visages, et mourut en 1584. Il est certain aussi qu'en Italie le jeune artiste s'était acquis une réputation qui fut connue à Mons, puisque le chapitre noble de Sainte-Waudru le charge de la décoration du jubé et du chœur de l'église.

Chez Dubrœucq, le sculpteur se doublait d'un architecte. Parmi les édifices importants qui furent son œuvre, il faut citer les châteaux de Boussu et de Mariemont et le palais de Binche dont Marie de Hongrie lui confia les plans. Si l'on en croit Brantôme, ce palais « faisait honte aux sept merveilles du monde, tant renommées de l'antiquité. »

Si l'œuvre de l'architecte a disparu, il nous reste, en partie, celle du sculpteur.

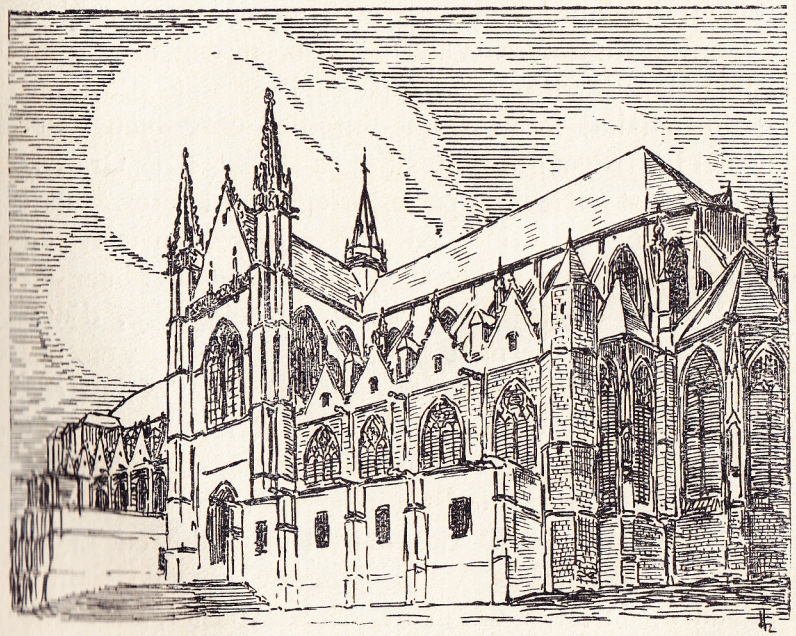
Quelle place faut-il assigner à celui-ci dans l'histoire de notre art national? Serait-il vrai, comme d'aucuns l'assurent, que l'homme du Nord, le Wallon, revint complètement italianisé, et que, rentré au pays, il continua à vivre dans la vision éblouissante des chefs-d'œuvre de Raphaël, de Michel-Ange, d'Andrea Sansovino, au point de perdre toute originalité native? N'est-il pas téméraire et injuste d'affirmer, comme le fait Hedicke, en maints endroits de son remarquable ouvrage, excellemment traduit en français en 1911, par M. Emile Dony, et préfacé par M. Jules Destrée, qu'un artiste de la valeur de Dubrœucq se soit laissé complètement dominer par un maître étranger et qu'en s'appliquant à reproduire ces formes empruntées à la Renaissance italienne, il ait émoussé son talent personnel et perdu les vertus de la race qu'il portait en lui.

Il est incontestable que la figuration des scènes de la Genèse, comme par exemple, la *Création d'Eve*, rappelle les mêmes sujets traités par les grands maîtres italiens. On peut en dire autant des vertus théologales et cardinales dont Dubrœucq avait vu la représentation à Santa Maria del Popolo, à Rome. Certes, son séjour à Rome, où l'humanisme le marqua profondément de son empreinte, exerça sur sa formation artistique, une influence décisive, mais sa sensibilité originelle n'en fut cependant pas entièrement abolie, et sa compréhension des chefs-d'œuvre de la Renaissance fut éclairée aux rayons du génie qu'il tenait de la terre natale.

On ne peut supposer, chez un artiste d'une aussi grande puissance, une disparition totale de la personnalité.

S'il faut admettre que son sens esthétique se développa au goût des maîtres d'au delà les Alpes, et qu'il acquit à la même Ecole la notion des proportions tant dans les détails que dans l'ensemble, qu'il observa la rythmique de la ligne et de la forme classique dans la conception et dans l'ordonnance de ses œuvres principales; s'il est vrai également que dans ses sculptures, on découvre une réminiscence des beautés qu'il a admirées, il n'est pas moins vrai qu'on y trouve aussi l'expression d'une pensée qui lui est propre, d'un sentiment ancestral plus fort que toutes les influences.

Les affinités que M. Hedicke voit entre Dubrœucq, Jean Goujon et Liguier Richier, ne sont-elles pas la meilleure preuve que le Wallon, le Normand et le



Sainte-Waudru — Ensemble extérieur

Lorrain ont puisé à la même source, ont vécu le même rêve, se sont inspirés d'une même beauté spirituelle éclose sous le ciel de leur commune patrie, l'ancienne Gaule.

Formons des vœux pour que prochainement les albâtres de Dubrœucq soient mis en place d'honneur dans notre Collégiale. Ce sera faire œuvre de piété patriale et de justice envers le génial sculpteur montois.

Ne sortons pas de l'église sans avoir visité le « trésor » sous la conduite du sacristain. Au nombre des richesses qu'il renferme : chasubles, chandeliers, ostensoirs, croix processionnelles, ciboires, burettes, reliquaires, etc., nous mentionnerons plus particulièrement quelques bijoux et orfévreries remarquables. L'anneau de Sainte Waudru, en or massif orné d'un rubis bleu; la Benoîte affique, curieux bijou d'origine gallo-romaine formé d'une intaille, onix bleu dans lequel l'artiste a gravé un sujet payen, les trois Grâces, le cadre est enrichi de perles orientales; la croix abbatiale, croix bizantine, en argent doré, enrichie de pierres fines non taillées, et qu'on peut attribuer au VII[e] siècle ou au VIII[e] siècle; un reliquaire, d'une rare beauté, renfermant une dent de Saint Vincent, patron de Soignies, et qu'on croit être l'œuvre du frère Hugo d'Oignies qui vivait au XII[e] siècle. Citons aussi le reliquaire du Saint-Sang, qui fut offert aux chanoinesses, par Philippe le Bon en souvenir du chapitre de la Toison d'Or qu'il tint dans leur église en 1451. D'autres reliquaires, de la Sainte-Croix, de Sainte Waudru, de Saint Germain, de Saint Eloi, de Saint Marcel, de Saint Roch, d'un moindre mérite artistique, sont cependant dignes d'attention.

Sceau du Chapitre de Sainte-Waudru

E. HUBLARD

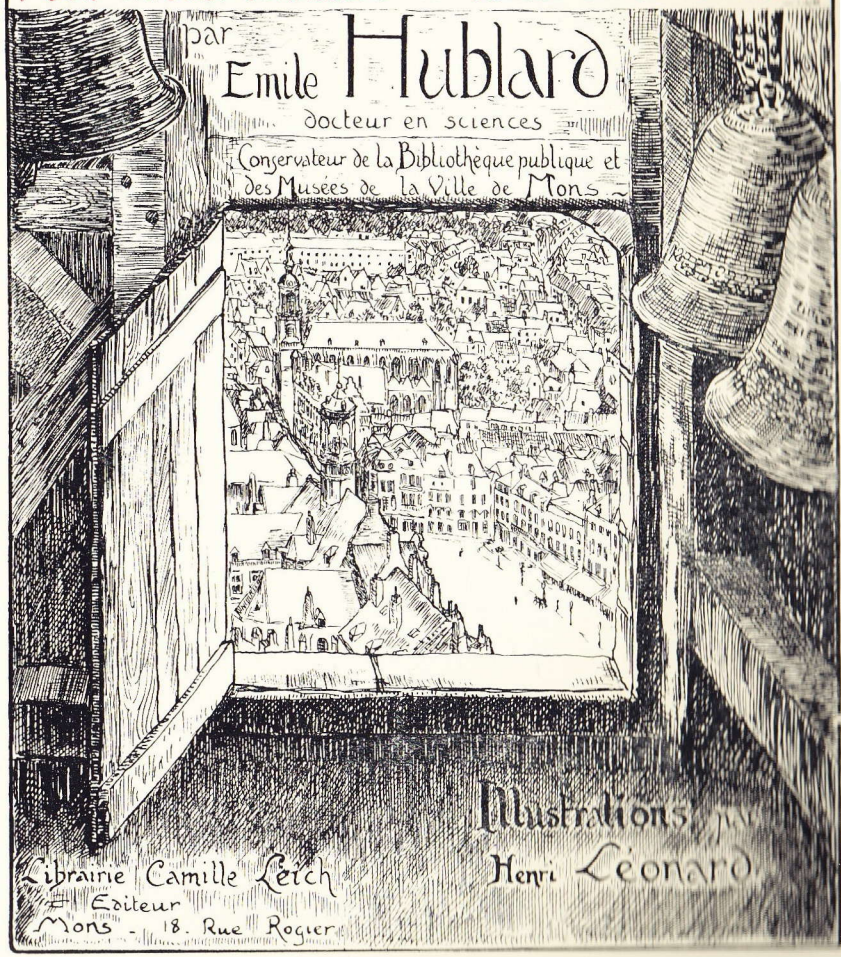
Mons
dans le
Passé
et dans le
Présent

Prix :
16 Frs

MONS
C. Leich
ÉDITEUR
18,
R. Rogier

Mons dans le Passé & dans le Présent

pour mieux connaître et aimer la terre natale



par Emile Hublard
docteur en sciences
Conservateur de la Bibliothèque publique et des Musées de la Ville de Mons

Illustrations de Henri Léonard

Librairie Camille Leich
Éditeur
Mons - 18, Rue Rogier